

stances de mon voyage ; je vous conterai cela plus tard, et parlons de toutes ces choses que vous aviez à me dire ; j'ai très-peu de temps à vous donner, et je veux savoir tout ce qui vous touche. Nous avons été si séparées depuis deux ans... et Dieu sait quand nous nous reverrons ! murmura-t-elle, mais si bas que Marguerite n'entendit pas ces derniers mots.

— Ah ! oui, nous avons été bien séparées ! chère Diana. Heureusement vous arrivez au moment où j'ai le plus besoin de vos conseils et de votre amitié, non pour me décider, car je le suis ; mais pour m'aider à suivre vaillamment mes résolutions.

— Mon amitié est toute à vous, chère petite, vous le savez bien ; quant à mes conseils, ils ne passent pas pour très-bons, je vous en avertis. En disant ces mots, Diana s'était levée comme pour arranger ses boucles brunes et soyeuses que le vent avait un peu dérangées, et la glace refléta l'un de ces visages qu'on ne trouve que dans les rêves ou en Angleterre.

— Mais avant tout, continua Diana, faites bien défendre votre porte, pour qu'on ne puisse nous interrompre, ni me voir chez vous, et vous ne parlerez de ma visite à personne, entendez-vous bien ?....

— Mon Dieu ! ma chère Diana, je vous trouve un air distrait et agité qui m'alarme ; que vous est-il donc arrivé ?

— Rien... il ne m'est rien arrivé, je vous assure... C'est sans doute la joie de vous revoir qui me donne cet air préoccupé... Ah ! chère Marguerite, votre vue me rappelle de si doux souvenirs ! quel temps plein de charme il retrace à ma mémoire !

— Celui de votre mariage, n'est ce pas, où je vous vis si heureuse, si éperdument éprise du beau Jemmy ?

— Oh ! non, en vérité, ce n'est pas à ce temps-là que je pensais, mais au contraire à celui où j'étais encore une heureuse fille insouciant, ayant tout l'avenir, l'espace, le monde à moi, et portant mes rêveries sur les grèves enchantées qui bordent la mer ; mes espérances étaient grandes comme elle alors.

— Oh ! plaignez-vous, belle songeuse, d'avoir échangé de vagues illusions contre un mariage d'amour... Et que diriez-vous donc, ma pauvre Diana, si vous aviez échangé tous les trésors, toutes les joies de ce ciel étoilé que chaque jeune fille porte en elle-même, contre les froides et lourdes chaînes d'un mariage semblable à celui que je vais faire ?

— Vous allez vous marier, chère Marguerite : oh ! j'en suis bien aise ; contez-moi tout cela."

Dans la manière dont ces derniers mots étaient dits par lady L..., peut-être aurait-on pu voir percer, à travers l'intérêt que lui causait cette nouvelle, un certain soulagement d'échapper aux investigations de son amie, en portant toute l'attention de Marguerite sur elle-même.

“ Oh ! vous allez vous marier ? reprit-elle, en voyant que mademoiselle de Bussy ne disait plus rien.

— Oui, mais il n'y a rien là de très-gai, je vous assure.” Elle essaya de sourire, tandis que dans ses yeux brillaient deux larmes qu'elle essuya furtivement avec l'un de ses doigts, et reprit ; “ Pour moi ce ne sont pas, comme pour ma belle Diana, toutes les joies d'un amour partagé ; ce ne sont pas des promenades infinies au clair de la lune ; ce ne sont ni des soupirs, ni des extases de bonheur à faire rêver long-temps une pauvre fille élevée comme moi à la française, et destinée à se marier à la française, c'est-à-dire de la plus sottre façon du monde ; ô ma Diana ! que je vous ai enviée alors !

— Quel mariage faites-vous donc ? interrompit lady L... avec un sourire indéfinissable, où paraissait percer une sorte d'impatience irritée.

— Quel mariage je fais ? Ah ! mon Dieu ! je fais un mariage à peu près comme tous ceux que je vois faire autour de moi, un mariage à pleurer d'ennui en attendant qu'on y pleure de tristesse et qu'on y meure de consomption.

— Et pour quelle cause ?

— Pourquoi ? mon Dieu, parce qu'il faut bien en finir.

— Bonne raison ! dit Diana éclatant de rire involontairement, malgré la gêne et la contrainte qui avaient paru la dominer depuis un moment.

— Mais, oui, pour en finir, reprit mademoiselle de Bussy ; vous ne me comprenez pas, je le vois bien, parce que vous ne savez point ce que c'est en France que d'être cette chose insipide, ennuyeuse et embarrassante qu'on appelle une fille à marier.

— Que ne suis-je encore cette chose-là ! dit Diana en étouffant un soupir.

— Vraiment, reprit mademoiselle de Bussy, je ne suis pas surprise de votre étonnement. En Angleterre, l'état de jeune fille est une royauté charmante ; une jeune fille règne sur tout ce qui l'entoure ; toutes les fêtes, tous les plaisirs sont pour elle : son printemps est plus riant et plus beau que celui de l'année. Tant qu'une Anglaise n'a point subi le joug quelquefois un peu rude du mariage, c'est une reine, c'est une fête autour de laquelle tout est sourire et bonheur ; elle est libre, elle est fière, et dicte des lois à tout ce qui l'approche. Il y a long-temps qu'on l'a dit,